

notes de lecture

*Les études sur la littérature enfantine et les bibliothèques
étant relativement rares en français,
nous publierons désormais dans la Revue
des comptes rendus des livres particulièrement importants
publiés en langues étrangères.*

Smith (James Steel)
A critical approach of children's literature.
Mc Graw Hill, 1967.

L'intérêt de cette étude est que son auteur aborde le domaine des livres d'enfants — documentaires et fiction — en tant que littérature et le soumet à une critique aussi exigeante qu'il pourrait le faire de livres destinés aux adultes. Certes, le fait que ces livres soient destinés aux enfants implique certaines contraintes : la restriction à des expériences compréhensibles pour eux, une langue moins complexe, un vocabulaire moins riche, mais il s'agit d'exigences supplémentaires et non d'une exigence moindre : l'appropriation de la forme au contenu, l'élagage de tout détail inutile sont tout aussi indispensables pour les enfants que pour les adultes. (A propos de ce problème d'une langue assez simple pour être accessible aux enfants, on peut se demander si la structure même du français, sa complexité grammaticale, ne sont pas une cause de la relative pauvreté de sa littérature pour enfants par opposition à l'anglais, ce que suggérerait l'intervention de Mme Fletcher au stage de Vaugrigneuse*). L'auteur justifie ainsi une approche relativiste des livres pour enfants qui, réussis, peuvent intéresser les adultes, de même que certains livres pour adultes peuvent captiver les enfants, en particulier ceux du XIX^e siècle, dont les auteurs répondaient spontanément à certaines exigences sans lesquelles l'intérêt des enfants n'arrive pas à s'éveiller, et sans avoir à s'abaisser pour cela. Il rappelle ce qu'on risque d'avoir tendance à oublier, que des livres contemporains peuvent être tout aussi ridicules que ceux de Berquin ou de Thomas Day, aussi moralisants, même s'il s'agit parfois d'une anti-morale.

Smith étudie les publics des livres d'enfants et leurs points de vue particuliers : celui des parents n'est pas exactement celui des ensei-

gnants, qui ne recoupe pas non plus complètement celui des bibliothécaires (qui doivent ne pas négliger leur point de vue, non plus, évidemment, que celui des enfants). Les enfants, eux, peuvent prendre plaisir à reconnaître dans les livres ce qu'ils connaissent dans la réalité, à mieux comprendre la vie grâce aux livres mais aussi à rencontrer en imagination des dangers, des excitations qui, dans la réalité, pourraient être traumatisants ; ou, au contraire, à se rassurer ; à trouver de quoi admirer ou haïr ; voire à jouir de la beauté de la langue.

Smith ne néglige pas le problème de classiques comme l'Illiade et l'Odyssée, qui ont de quoi captiver les enfants, mais aussi de quoi les rebuter. Il ne condamne pas toute idée d'adaptation, pourvu qu'on ne prétende pas par là faire connaître l'œuvre (il faut dire que lorsqu'un auteur comme Garfield réécrit les légendes de la mythologie, cela a une autre valeur littéraire que la collection Contes et légendes, de chez Nathan, si homogène qu'on ne distingue plus le style de la Bible de celui de Corneille ou d'Homère).

La question des documentaires pour enfants est abordée et approfondie : ils doivent tenir compte de l'intérêt limité des petits, de ce que l'expérience est cumulative, et de ce que certaines expériences sont inaccessibles avant un certain âge, du lent développement de la capacité d'abstraction, du manque de vocabulaire, de l'incapacité, avant un certain âge, à se servir de systèmes d'investigation comme les index et bibliographies (ceci serait à mettre en relation avec les études sur l'apprentissage de la lecture, en particulier celle de Pugh, de l'Open University, sur l'apprentissage de la lecture rapide et l'accès aux documentaires, difficile, pense-t-il, avant dix ans). Enfin, il examine les types de documentaires d'après la manière dont l'idée est plus ou moins dégagée des faits (l'enfant peut ne retenir que les faits quand l'idée n'est pas assez explicite) et remarque que les encyclopédies pour enfants sont souvent faites d'avantage pour être parcourues que pour être consultées. (On peut se demander si cela tient

* Le texte de cette intervention, consacrée à la traduction des livres pour enfants, sera publié dans un de nos prochains numéros.

à une nécessaire adaptation aux capacités des enfants, ou s'il s'agit d'une lacune... Là encore, on ne peut répondre sans observer les enfants qui posent des questions précises et en cherchant la réponse dans les livres.) Il souligne enfin que l'illustration, dans sa variété, peut collaborer étroitement avec le texte, mais qu'elle risque aussi de masquer sa pauvreté (ou sa richesse), voire d'étouffer l'imagination et de réduire l'intérêt verbal de l'enfant.

Enfin Smith passe aux éléments dont on dispose pour aider à choisir un livre, depuis les sources bibliographiques, les sélections (qui ne sont utiles que si leurs critères sont explicites, ce qui permet au lecteur de prendre position par rapport à celle du critique), jusqu'aux librairies et surtout aux bibliothèques qui ne jouent leur rôle que dans certaines conditions (un fonds assez riche et varié, dont un certain nombre de nouveautés, un classement intelligible, des bibliothécaires informés et disponibles, un certain programme d'information : expositions, listes bibliographiques). Et si tout ceci aide à porter un jugement plus éclairé, rien ne dispense de parcourir soi-même les livres, de lire...

Marie-Isabelle Merlet.

Fisher (Margery)

Matters of fact.

Brockhampton Press, 1972.

Critique de livres pour enfants, Margery Fisher édite une revue, *Growing Point*, qu'elle écrit presque entièrement elle-même. L'analyse qu'elle fait des livres d'enfants est basée sur une connaissance extrêmement vaste, presque exhaustive, de la littérature enfantine de langue anglaise. Cela lui permet d'adopter pour cette analyse la méthode la plus appropriée : la comparaison.

Matters of fact est consacré aux documentaires, alors qu'*Intent upon reading*, qui a paru depuis, porte sur les ouvrages d'imagination. Margery Fisher commence par définir l'objet de son étude ; la distinction entre romans et documentaires peut sembler floue parfois : de certains romans, on n'extraît que des faits (on peut penser, pour les livres de langue française, à certains romans de Lavolle, Séverin, Pays... Il serait difficile de faire une liste exhaustive tant le sort de l'édition des livres d'enfants en France est lié à celui de l'édition scolaire). Certains documentaires par contre ne sont pas dénués d'une résonance affective (ainsi le merveilleux *Naissance d'une cathédrale* de David Macaulay, aux Deux Coqs d'or, où le contre-

point du texte dans sa sobriété et du dessin à la plume en noir et blanc est un point de départ pour le rêve en même temps que pour la connaissance). On voit alors qu'il est arbitraire de passer sous silence les noms des auteurs de documentaires, par opposition aux auteurs de romans : un documentaire peut avoir autant de valeur et d'intérêt littéraire qu'un roman, dans son genre, et, de plus, pour être un bon documentaire, il doit se plier aux obligations du genre : être exact, clair, stimulant, logique dans son enchaînement, adapté à l'âge qu'il vise ; enfin il n'intéressera le lecteur que si l'auteur prend position. Il ne peut adopter un vocabulaire imprécis (« animal » pour « mammifère »), ni abuser de termes comme « merveilleux », ni prétendre amuser sans effort (on peut penser, pour la production française, à un grand nombre de titres des collections Amis-amis, chez Hatier, L'enfant et l'univers, chez G.P., Les enfants du monde, chez Nathan...). Il peut limiter son ambition à collecter des faits, pour en faire prendre conscience, mais avec le risque que cette collection de faits, faute d'être le point de départ d'une discussion ou d'une autre lecture, ne soit qu'une impasse (on peut penser à certains titres pour petits de chez Gamma...).

Après ces considérations générales, Margery Fisher passe à la comparaison systématique des livres qui existent sur certains sujets. Comme la plupart des ouvrages qu'elle analyse ainsi n'ont pas été traduits en français, il semble plus intéressant de transposer ce qu'elle dit que de le traduire. A vrai dire, ce qui serait nécessaire serait de se livrer à un travail aussi approfondi que le sien sur les livres de langue française. Du moins peut-on retenir les conclusions de ses analyses et sa démarche qui en est indissociable.

Ainsi étudie-t-elle des livres consacrés au pain, pour remarquer que les enfants des villes ont des bases différentes de celles de ceux qui vivent à la campagne, ce qui justifie que, pour les uns, on parte du pain, produit fini, pour remonter à la farine, puis au blé (comme le fait J. Ost dans *Comment fait-on le pain*, chez Casterman), alors que pour les autres, on suit la démarche chronologique, du blé au pain (comme G. Cyrille aux Deux Coqs d'or). L'auteur peut essayer d'utiliser des mots connus, mais ce peut être l'occasion d'enrichir le vocabulaire de l'enfant, en employant le mot propre (« protéine » par exemple), et il est plus intéressant, pour l'enfant, qu'on lui donne la recette des opérations qu'il s'agit de lui faire comprendre plutôt que de lui suggérer une improbable visite à un improbable moulin !

La comparaison des livres consacrés au système postal est l'occasion, pour M. Fisher, de faire remarquer qu'un tel sujet peut légitimement être animé par une présentation fictive : le facteur m'apporte une lettre. Cela permet de mettre en place des choses qui font partie des observations courantes des enfants, en les précisant et en adoptant une ligne directrice claire et en faisant sentir qu'on en sait plus qu'on n'en dit. Une telle étude sera incomplète si elle ne débouche pas sur le problème de la mécanisation et des revendications en ce qui concerne les conditions de travail... (En français, nous n'avons guère que les Bibliothèques de Travail qui correspondent à ces exigences.)

A propos de livres sur la Hollande, M. Fisher note qu'il y a des clichés nécessaires pour introduire le sujet, mais qu'il faut les contrebalancer par des descriptions réellement contemporaines. L'auteur doit être conscient de son but : s'agit-il d'une leçon de géographie ou d'inciter au désir de voyager, ou d'ouvrir à la compréhension des gens d'autres pays ? Il se peut que des programmes de télévision ou, pour les plus jeunes, des romans, soient mieux adaptés à tel ou tel de ces buts. M. Fisher déplore le fossé grandissant entre ce que les jeunes peuvent trouver dans les mass media et dans les livres faits pour eux qui, trop souvent, laissent de côté les aspects négatifs. Il faut savoir envisager les exceptions, les doutes, les complexités avec des enfants d'une douzaine d'années.

La vie d'une reine, de C. Portal suggère à M. Fisher que le mélange aux faits d'un certain anthropomorphisme et d'une certaine fantaisie ne revient pas forcément à les fausser, et qu'il est difficile et intéressant d'expliquer des faits scientifiques sans détruire l'imagination. Mais elle s'insurge contre les auteurs qui présentent le bourdon comme un paresseux, car c'est un anthropomorphisme

qui fausse les faits ! Il faut expliquer son rôle dans la reproduction et ne pas manquer de répondre aux questions qu'on suscite, et, pour cela, être à jour, même si on simplifie. C'est un faux sens de croire qu'un documentaire pour enfants doit être différent d'un documentaire pour adultes, plus simple et plus direct, oui, mais non différent. Ce dont on a besoin, c'est d'écrivains qui écrivent ce qu'ils ont envie d'écrire, parlent de ce qui les intéresse, sans laisser interférer les questions d'âge ou de capacités. On peut aborder avec les enfants des sujets difficiles et abstraits comme le temps ou l'atome, pourvu qu'on ne laisse pas de côté les difficultés et que la compréhension du livre ne dépende pas d'explications complémentaires extérieures à lui (le chef-d'œuvre du genre est la *Biography of an atom* de Bronowski, chez Harper and Row, malheureusement pas encore traduit).

Cependant, si on ne peut tout dire aux enfants (à propos de Lincoln par exemple), il vaudrait mieux attendre pour aborder certaines questions qu'ils soient assez grands pour qu'on puisse les leur présenter sans les fausser. Et il est vain de croire qu'on va intéresser à une biographie de Bach un enfant qui n'écoute jamais de musique car la vie de Bach n'a guère de sens indépendamment de sa musique. Enfin si certaines biographies sont si peu vivantes, c'est qu'elles reposent sur des documents de seconde main (on pense à certains auteurs qui font paraître des documentaires indifféremment sur la préhistoire, la vie sous-marine ou les volcans...).

Les livres qui présentent les métiers devraient aider à se former un avis personnel. En ce domaine, les romans peuvent être dangereux, insistant surtout sur des métiers exceptionnels et les montrant sous un jour idyllique.

Le but d'un documentaire pour enfants est de l'amener à un jugement libre.

Marie-Isabelle Merlet.

Dans notre numéro précédent, paru en novembre 1976, nous avons publié un panorama du livre pour enfants en Italie, communication de Carla Poesio lors du colloque sur « Le futur dans le livre pour enfants », organisé en octobre 1973 à Arc-et-Senans, par le Centre International de Réflexions sur le Futur. Précisons que celui-ci a été créé en 1970 pour mener une réflexion sur l'avenir à long terme de nos sociétés à tous les niveaux : urbanisme, technologie, sociologie, art, etc. Ce Centre du Futur est installé dans les Salines royales d'Arc-et-Senans, dont l'architecte fut C.-N. Ledoux. A l'occasion du colloque, une exposition, préparée par l'association des Amis de la Joie par les livres, présentait sur place une centaine de livres pour enfants, provenant de différents pays et choisis pour leur démarche prospective. Depuis mai 1976, on peut voir au Centre d'Arc-et-Senans une exposition permanente de textes, dessins et collages d'enfants sur le thème du Futur.